

Paris Journal, Jeudi 25 Avril 24

Reponse

avant la lettre

par Henri BÉRAUD

Une semaine, le 1^{er} mai, jour des
us, la *Nouvelle Revue française*
un éreintement de *Lazare*.
C'est mon dernier roman.
Cela fait l'honneur, en général, de
cet ouvrage comme un livre
France. En tout, deux critiques
cents l'ont malmené. L'un est
autre est Rageot. Que pouvais-
encore ?
C'est-à-dire espérer ce qui arrive, ou du
qui, dans une semaine arri-
cité où la *N. R. F.*, réunie en
vulnérable, comme les six tanles
les de la *Comédie de l'Amour*
ont leur dépit de n'avoir point
un nouvel Obèse.

Est-ce si commode ! Aux gens dé-
bit, une bedaine est une si fa-
source ! La cible est assez large
peut-être au bout des trajectoires
masques les traits les moins
Et puis, aboyer au « succès faste
est une élégance que peuvent
envies les plus mûres.

Je ne suis pas sûr que ces demoiselles
certains de leur fait, qu'ils ne
ont la patience d'attendre que
renvoyasse mon livre. J'allais
leur envoyer ; il faut tou-
ver ses œuvres à ses ennemis
vengeance d'un goût raffiné.
C'est bon, ils en crèvent ; si le
assommant, ils s'endorment et
votre merci. M. Gide le sait
n'est point sot comme ces dis-
viu à jusqu'à me faire parrain
chain né...

Je ne venons. Donc je me disposais à
Lazare aux gens de la rue de Gre-
néditais à l'adresse de M. Jac-
rère, une dédicace qui l'eût fait
plutôt qui, du citron, l'eût fait
bouillabaisse.

Je ne me mal informé de lui, je
e hueriot n'entend point la
e, qu'il est dévoré de bile et
dans l'existence, grave comme
ronche, vers l'oubli que lui pro-
ble en peau de lalou, laquelle
poche-revolver de son par-

Je n'ai pas besoin d'envoyer *Lazare*
ère. Il le fit chercher devant
ou eût cellé les couvertures. Je
note par laquelle les gens de
réclamèrent mon livre, afin
r sans retard. Cette note est
un document assez précieux.
les mœurs littéraires des can-
les maringouins.

Michel m'avait consulté, remit
ec un beau sourire, après quoi
nos gilets sur deux ventres
ivent rien au restaurant du
mbier.

Or, voici venu le moment de raconter
le plus drôle. M. Gaston Gallimard, pro-
priétaire de la *N. R. F.* ne trouvait point
mon livre médiocre. Si l'en ne m'a point
trompé, il tient *Lazare* pour un livre su-
périeur à la plupart de ceux qu'il im-
prime, et il l'eût volontiers couvert de
sa firme...

M. Gallimard aimant *Lazare*, il lui
était cruel de penser que, dans sa propre
maison, on allait l'éreinter douce-
ment, après une longue préméditation
et divers conciliabules, que la bouti-
quière de la rue de l'Odéon présiderait
du haut de sa caisse, cependant qu'un
passant distraît reformerait en hâte la
porte sur la poussière et le remugle de
la fameuse librairie...

La pitié de M. Gallimard ne pouvait me
sauver. J'étais condamné.

Restait le choix de l'exécuteur. La
N. R. F. n'a point de critique affilé. On
s'y partage, après conseil, les haines et
les admirations de la chapelle. Encen-
soirs et bûchers voisinent, et chacun
opère à tour de rôle, selon qu'il s'agit
d'un aderte ou d'un mécréant. On fait
parfois des exceptions : il y a des grâces ;
il arrive qu'un auteur soit jugé sur son
talent par un confrère étranger aux
conspirations du Temple et trop épris de
littérature pour écrire contre sa pensée.

Je connaissais assez mon Jacques pour
savoir qu'il ne s'en remettrait à aucun
de ces hommes-là du soin de lire mon
roman. Un Thibaudet, un Benjamin Cré-
mieux, un Mac Orlan, un André Sal-
mon lui parurent suspects. Dans son in-
quiétude, M. Gallimard proposa Kessel.

C'est alors que M. le pasteur Rivière
ouvrit son cœur. Il se fit connaître ; on
va voir comment. O jeunesse, tu con-
naistras tes aînés ! Tu sauras combien est
actuelle la leçon de Lousteau à Lucien,
sous les ombrages de l'Observatoire.

M. Rivière recusa Kessel. Il ne voulut
point de Crémieux. oui, m'a-t-on dit, eût

désiré commenter mon ouvrage. M. Ri-
vière répondit à tout par l'élegant et
neutre propos que voici : — « Beraud
doit être jugé par un membre du
groupe qu'il attaqua. »

On ne saurait se montrer plus géné-
reux adversaire. Certains vont juger sé-
vèrement M. Rivière. Qu'ils ne se hâtent
point. Pour ma part, je ne lui reproche-
rai jamais de me détester ; j'avais pris
les devants ; lorsqu'il m'envoyait ses li-
vres, je lui fis savoir que ses témoignages
d'admiration ne sauraient me troubler
au moment de lire ses extravagantes pla-
titudes. Je coupai dix pages d'*Aimée* que
j'avalai d'un seul bâillement, et je fis au
bouquin le sort que tout le public lui fit
par la suite. Je le laissai tomber.

Je comprends donc la rancune de ce
pauvre garçon. Il eût été pardurable, et
peut-être même louable de la manifester
à l'occasion de mon livre. La vengeance
est une forme de la dignité. Or, M. Ri-
vière, parlant au nom d'un « groupe »,
voulut bien me condamner au feu. Mais
quand il s'agit de le buter au fagot, le
cœur lui manqua... M. Rivière craint
l'odeur de la graisse brûlée.

Sans doute, alors, pensa-t-il aux
« membres du groupe ». Hélas ! M. Clau-
del est loin ; M. Surarès est excommunié,
M. Schlumberger rêve, M. Romains fait
du cinéma et M. Gide me dédie ses es-
sais de reportage... M. Rivière prit à
dépouiller son crâne pignouf. Que faire ?
Allait-il enfin se décider, saisir sa
plume, écrire l'article et le signer ?

Non.

Il le fit faire par M. Jean Paulhan.
M. Paulhan n'est point de ceux que j'ai
attaqués, cela pour un grand nombre de
raisons, dont la meilleure est que j'igno-
rais son existence. Qui est Paulhan ?

J'ouvre l'annuaire des Lettres et des
Arts et je trouve : PAULHAN (Jean), domi-
cile : « Nouvelle Revue Française ». Né
à Nîmes en 1884...

Cela me suffit : je connais Paulhan.

On lira son article. J'ai, pour ma
part, tout le temps de m'en détecter
et nulle envie d'y répondre. Des écri-
vains non paulhanifs, tels que Paul
Bourget, Léon Daudet, Rachilde, G. de
Pawlowski, Jean de Pierrefeu, Colette,
Henri de Régnier, Henri Duvernois, Vic-
tor Marguerite, Camille Mauclair, Léon
Dauvoix, André Billy, Paul Mathieux,
Raymond Escholier, Pierre Scize, Mau-
rice Wullens, Georges Pioch, Pierre Bo-
nardi, Pierre Leewel, Paul Lombard, Sé-
bastien-Charles Lecote, Alberic Cahuet,
Georges Bergner, etc., ont fait à l'au-
teur de *Lazare* l'honneur de le louer.
Cela passe de beaucoup son espoir et ses
prétentions, et c'est de très bon cœur que
j'unis le paulhanisme au jaloux et à l'en-
rageot. Je n'irai pas jusqu'à remercier
ce Nimois injurieux. Mais je ne lui en
veux guère.

Pour M. Rivière, c'est autre chose. Je
n'aime pas beaucoup les pignoufs lors-
qu'ils joignent la lâcheté à la ruse. C'est
tout à fait le cas de M. Rivière. On lui a
dit, à ma prière, que je me proposais
de lui administrer des calottes. Il a ré-
pondu textuellement qu'il ne mètrait
plus le nez dans son bureau de la rue
de Grenelle. Fort bien ; il m'épargne de
la sorte un inutile voyage. Mais Paris
n'est pas si vaste que le ried n'y ren-
contre les derrières les plus fuyants. Je
m'engage à botter solennellement les
fesses de M. le Directeur de la *Nouvelle
Revue Française*.

On verra si je suis homme de parole.

Henri Béraud.